

106.9

BRÉGAND (Denise).

Commerce caravanier et relations sociales au Bénin. Les Wangara du Borgou. Paris, L'Harmattan, 1998, 271 p. (préface de Jacques Lombard), (glossaire, bibliogr., index).

Avant le découpage politique colonial qui a partagé la région entre Nigeria et Bénin (ex-Dahomey), le Borgou formait une unité politique entre Sahel et forêt, avec des références religieuses africaines locales. Les Wangara, marchands caravaniers venus du Nord, y ont introduit l'islam et aujourd'hui leurs descendants sont devenus transporteurs routiers. C'est donc l'histoire de ce groupe, migrant puis installé, qui est entreprise, d'un point de vue surtout anthropologique, à partir d'une enquête sur place, entre 1992 et 1996, au milieu de la population.

Or cette histoire, comme toute histoire particulière, soulève des questions plus générales que l'ouvrage s'emploie à présenter avec beaucoup de clarté. La première, qui est massive et qui pousse l'esprit à chercher des points de comparaison, tient dans la formulation suivante : « La population du Borgou est hétérogène, mais l'entité Borgou, dans son histoire, dans sa culture, n'existe que parce que tous ces groupes y ont contribué ; ils ont été unifiés par la soumission à un même pouvoir » (p. 19). Dans sa préface, Jacques Lombard, qui connaît bien l'histoire de la région, insiste sur une situation apparemment paradoxale : relevant le pluri-ethnisme, les spécificités économiques, socio-politiques ou religieuses, il constate : « Dans un système de grande hétérogénéité, ces relations entre groupes vivant dans une même unité sont le seul ciment de sa cohésion ». Le politique, seul lien social déterminant ? Seul vecteur d'une identité commune ? Est-ce vrai-

semblable ? On débouche alors sur une deuxième grande question qui gît au cœur de l'hétérogénéité : comment s'articule l'univers culturo-religieux du pouvoir, caractérisé par sa portée locale, avec l'islamité universalisante des immigrés-étrangers commerçants ? N'est-ce pas la complémentarité, l'association des deux visions du monde et de la société qui pourraient expliquer l'effet unificateur de leurs relations ? L'auteur le pense mais situe aussi cette complémentarité à un autre niveau, d'ordre économique : « L'idée centrale soutenue dans cet ouvrage est que c'est le passage des Wangara qui a fixé les Wasangari (classe politique), qu'il s'est établi un contrat tacite entre ces deux classes dominantes, contrat basé sur l'échange hommes contre chevaux et que, par effet de retour, la puissance guerrière des Wasangari a fait du Borgou une zone de repli pour les Wangara (...) ». Autrement dit, la construction sociale du pouvoir au Borgou répète le modèle répandu dans tout l'Ouest africain (et ailleurs) d'une classe religieuse et commerçante, légitimant par les idées, le rituel et le droit islamiques le pouvoir d'une classe guerrière et politique, localement enracinée aux plans culturel et religieux. Le fait que le pouvoir politique ne soit pas musulman, renvoie à un modèle encore plus ancien, qui a prévalu lors des premières islamisations, où le souverain et sa cour, pratiquant les rituels religieux locaux, s'entourent de conseillers musulmans, à la fois hommes de magie islamique (pour la guerre et la pluie) et codificateurs d'une législation universalisante pour un royaume dès lors capable d'expansion. Coexistences momentanées du local et de l'universel, de la tolérance et du pouvoir, de la juxtaposition et de la complémentarité, la formule africaine de l'islamisation politique marque un moment d'équilibre social et politique qui ne résistera malheureusement pas à la volonté totalisante que certains prêteront à l'islam.

L'historique de la migration commerciale des Wangara au Borgou est complété par une analyse très précise du déploiement spatial du commerce et débouche logiquement sur des enquêtes de terrain dans les quartiers Wangara actuels. Les caractérisations sociales identitaires du groupe sont intéressantes : les dénominations des différentes familles (le *dyamu*) ne sont pas revendiquées sur un mode ethnique et « dans leur périple pluriséculaire ils ont changé plusieurs fois de langue ». Alors ? « L'islam a été l'idéologie unificatrice de ces groupes (...) qui les a le plus différenciés des populations parmi lesquelles ils se sont installés » (p. 125). On ne peut manquer de faire le rapprochement avec un autre groupe, d'origine lointaine iden-

tique, les Jakhanké de Sénégambie, tout aussi spécialisés dans le commerce et l'islam et tout aussi inclassables dans les catégories habituelles d'ethnie et de classe sociale (voir le chapitre 7 qui présente d'autres comparaisons).

Précisément, l'ouvrage, dans ses chapitres 5 et 6, étudie les rapports sociaux, religieux, politiques entre les Wasangari, classe politique dominante, et les Wangara, classe islamique finalement tout aussi dominante dans le registre idéologique. L'alliance entre les deux pouvoirs se concrétise symboliquement par de multiples « services », parmi lesquels l'A. signale et analyse l'aide magique islamique apportée par les Wangara aux chefs guerriers ou politiques, restés païens et leur rôle rituel central dans les cérémonies de succession royale où l'on voit se côtoyer pratiques islamiques légales et rituels africains locaux. Un autre exemple tout aussi éclatant de la fonction légitimatrice de l'islam réside dans la célébration collective de la fête *Gani* correspondant à l'islamique *maw-lûd* (anniversaire de la naissance du Prophète). Voici une fête qui assure et reproduit l'ensemble de la stratification sociale et de la hiérarchie politique du territoire.

Ce travail apporte une contribution ethnographique et réflexive d'importance sur les rapports entre cultes et pouvoirs africains autochtones et propagation de l'islam. Faut-il parler de juxtaposition, d'équilibre, de complémentarité? D'interpénétration, de « syncrétisme », d'échanges? Le cas du Borgou enseigne de toute façon que des cultures religieuses différentes peuvent fonctionner en symbiose, en appuis alternés, du moins pendant un certain temps... Une petite erreur de détail : p. 34, c'est al-Mahallî (m.1494) et non al-Maghilî qui est le co-auteur du *Tafsîr al-Jalalayn*.

Constant Hamès.